

Revue *Sur Zone*

(*Poezibao*)

n° 41

Cécile Riou

le chien dans le frigo

poèmes bouddhistes (extraits)

(mars 2018)

« Tous les jours je ne fais rien de rare, mais je m'y tiens »

Poésie et craie ont guidé ma vie
j'ai connu des poètes importants.
J'ai grandi sous un volcan, feu petit,
j'ai travaillé au Centre, bien portant.
J'appris à lire puis le violoncelle
appris le violoncelle puis à écrire,
maintenant c'est vieux, et dans ma parcelle
j'apprends leurs mots dans un éclat de rire.

Dans la ville silencieuse, à cent-vingt
roule un voyageur, aux idées confuses.
C'est une ville à l'ancienne, en latin
de vieux tombeaux, où la pierre s'amuse
à s'effriter. L'ombre tremble sous l'herbe,
les troncs larges se gèlent pour toujours.
je suis triste pour les morts à rebours
leur nom est oublié de tous, superbe.

J'habite en face d'un immeuble blanc,
on a déjà ravalé sa façade.
Des bruyères mauves sont mises en rang
de jardinière, et le lierre y gambade.
Le merle gratte les joints de la cour,

fouille la paille du liquidambar.
Le silence remplit l'air chaud du jour
on lit au lit, dehors c'est le brouillard.
Puisque vous refusez de m'accepter,
alors c'est moi qui vous mets à la porte.
Je ne suis ni sage ni grand dadais,
arrêtons là cette dispute accorte.
La nuit je vois la lune de mon lit,
et je prends les nuages dans mes bras.
Comment pourrais-je en vos cérémonies
m'asseoir droite, les cheveux coupés ras ?

On passe – c'est ainsi – nos jours comme ivres !
Sous le pont Mirabeau coule le Cher !
Quand sous la terre on est plumés, le livre
de la lune ronde a grossi d'un tiers
quand les os et la chair se sont dit ciao
et que même les âmes se dissolvent
même une bouche formée au tao
ne pourrait pas réciter mistress Woolf.

Au cœur des villes ce sont des froids extrêmes
depuis toujours ! pas seulement d'hier !
la neige gèle sur la Loire même,
les trottoirs sont blancs de mousse de bière.
Au printemps, l'herbe pousse (au mois d'avril)
à l'automne on foule les mains coupées –

feuilles mortes. Voici venir imbécile
le voyageur aveugle au ciel plombé.

On s'assied seul, dans de grandes douleurs ;
on ressasse qu'on a mal et qu'on souffre.
Aux lombaires urbaines un brouillard meurt ;
Le blizzard dans l'égout trouve son gouffre.
Et le merle a beau remuer la branche,
quand les sirènes chantent un camion
qui passe, comme les saisons, étanche
à la perception on est un vieux con.

Depuis quarante ans bientôt je suis là :
combien de kilomètres sous mes pieds !
Passant près de fleuves comme la Loire,
longeant des chemins empoussiérés.
Et j'ai cherché ma loi en vain, en vain.
J'ai lu, j'ai écrit, j'ai lu, j'ai écrit.
Maintenant j'essaye de me donner la main
de me panser de ce que j'ai appris.

J'ai le sourire aux lèvres, on dit « elle débloque » ;
pourtant je sais que je suis sur les bons rails.
Seule, j'ai compris : rire, faire l'amok
on est toujours l'amok de celui qui raille.

Mars : dans le jardin les bourgeons vert tendre ;
les fleurs comme la grêle au long du mur.
Je pense à vous, à vos mots à entendre
les nuages changent, le doux murmure.

On choisit la solitude par goût
jamais de réconfort, jamais d'accueil
parfois on remonte la nuit, partout
on entend des sons, des notes,

On est le dernier jour de mars,
le prunier fleuri, mon poème
raturé. Les amis quand même
veilleront tard. Demain, la farce.

Le mot de la fin

Sous la couleur, le regard ne voit plus ;
avec le son l'audition se termine.
Gagner la source a ce sens ambigu
aussi valable toujours, on devine.

Ces poèmes ont été écrits en lisant, dans l'ordre, les poèmes du recueil *Poètes bouddhistes de l'époque des Tang*, éditions Gallimard, connaissance de l'Orient, choisis et traduits par Paul Jacob. Par jeu de glissement et de transposition, je ne peux pas dire de « traduction », ils sont devenus des poèmes bouddhistes de l'époque contemporaine, c'est à dire de toutes.

©Cécile Riou